

1. Le Discours sur la servitude volontaire de La Boétie: un déplacement du point de la colère

Le *Discours sur la servitude volontaire ou contr'un* de La Boétie est un cri de stupeur, d'étonnement, de surprise, de colère et de rage. Quel est l'objet de l'indignation, du scandale ? On se dit: c'est un pamphlet qui dénonce les abus des gouvernements despotiques, condamne la terreur, l'arbitraire des régimes autocratiques. Or tout est dans un déplacement: le déplacement du point de la colère.

1.1. Face au spectacle de la désolation politique, on pourrait se lamenter de la cruauté du tyran et s'indigner des atrocités qu'il fait endurer au peuple

On connaît le discours classique: tyrans grecs infâmes et sanguinaires, empereurs romains décrits comme de sinistres porcs, des abîmes de perversité. Régulièrement dans la pensée politique on aime à faire entendre le gémissement des populations opprimées, étouffant sous ces despotes qui les réduisent à la misère et au malheur. C'est une désolation politique qui traverse l'histoire: un peuple est écrasé par un dirigeant qui le spolie et le bâillonne, le martyrise et le censure. Il y a de quoi donner lieu à des stupéfactions indignées et moralisatrices: comment ces tyrans peuvent-ils être à ce point vicieux, cruels, *absolus* ?

Que dit La Boétie ? « Pour ce coup je ne voudrais sinon entendre comme il se peut faire que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelquefois un tyran seul... » Dans cette phrase initiale se tient tout le renversement. Car on aurait attendu du moralisateur classique, du penseur politique sentencieux la question suivante: comment est-il possible qu'un tyran soit cruel au point de faire, à tant d'hommes, tant de populations, tant de nations, endurer ces atrocités ?

1.2. Mais il faut plutôt s'étonner de l'aberration de la physique politique: par quelle monstruosité arithmétique un autocrate peut-il tenir sous son joug des populations entières ?

Mais non, le sujet de la phrase, ce sont précisément *les sujets, les populations*. Il y a indignation, et il s'agit de dénoncer un *vice*. Mais ce ne sera pas la noirceur de l'âme du tyran. Le vice s'articule dans une monstruosité *arithmétique*: « Mais ô bon dieu, que peut être cela ? Comment dirons-nous que cela s'appelle ? Quel vice ou plutôt quel malheureux vice voir un nombre infini de personnes souffrir les pilleries, les paillardises, non pas d'une armée, non pas d'un camp barbare contre lequel il faudrait défendre son sang et sa vie devant, mais d'un seul; non pas d'un Hercule ni d'un Samson, mais d'un seul hommeau, et le plus souvent le plus lâche et femelin de la nation ».

Commentant ce texte de La Boétie, Simone Weil parle des aberrations de la physique politique. Que le plus lourd l'emporte sur le plus léger, que le plus massif soumette le plus frêle, que le plus nombreux écrase le moins nombreux, ce sont des évidences que chacun éprouve, que nul ne songerait à remettre en question. *Sauf dans les rapports de pouvoir*. L'histoire politique des hommes n'est pas autre chose que la démonstration du contraire: une élite minuscule domine l'immense majorité, un autocrate à lui seul tant sous son poing des populations entières. Enigme du pouvoir: « Si dans la rue un homme se bat contre vingt, il sera sans doute laissé pour mort sur le pavé. Mais sur le signe d'un homme blanc, vingt coolies annamites peuvent être frappés à coup de chicottes, l'un après l'autre, par un ou deux chefs d'équipe ».

2. Pourquoi obéissent-ils ? Il faut résoudre l'énigme du pouvoir

Il faut commencer par cette question. Non pas s'étonner ni s'effrayer de ce que l'âme du despote peut receler de démoniaque, en faire l'objet de longues litanies moralisatrices sur la profondeur du mal, mais se laisser surprendre par autre chose: comment se fait-il qu'ils obéissent, alors que s'ils s'unissaient, à eux tous, *collectivement*, ils l'emporteraient évidemment ?

2.1. On peut expliquer l'obéissance de la majorité par des raisons négatives: j'obéis parce que je ne peux pas ne pas obéir

(1) La masse est cacophonique et donc découragée d'agir

Simone Weil apporte une première réponse: « Le peuple n'est pas soumis bien qu'il soit le nombre, mais parce qu'il est le nombre ». Si la majorité est silencieuse, c'est surtout parce qu'il lui est difficile de trouver une seule voix; elle est silencieuse parce que trop immédiatement cacophonique. L'organisation des masses, l'accord immédiat sur un même projet, le souffle commun demeurent l'exception: il faut commencer, pour s'entendre, à faire taire toutes les défiances. Or les rumeurs vont vite, et on met sa dignité à

ne pas vouloir se laisser tromper par le voisin. Au contraire, le petit nombre s'organise, complotte et se soude. L'élite est immédiatement solidaire d'elle-même. Les majorités, les grandes masses, malgré leur puissance, sont incapables de s'organiser, tant la défiance paralyse l'action, tant la supposition de la mauvaise volonté de l'autre suffit à décourager les projets. L'évidence de l'intérêt commun ne parvient pas, ou très peu, à mobiliser, tant la peur de se voir doublé et berné par un autre annihile les constructions communes. Un peuple ne sent sa force que quand il n'a plus rien à perdre.

(2) Les sujets sont soumis: ils sont objectivement contraints par la force et prisonniers de la peur

Mais enfin, c'est peut-être trop de psychologie: ne suffit-il pas de dire que les sujets obéissent parce qu'ils sont soumis, c'est-à-dire contraints par la force, prisonniers de la peur ? Pourtant si rapport de forces il y a, il est inégal pour le tyran comme on vient de le dire: un contre la multitude — « un » seul homme, qui n'est pas un demi-dieu doué d'une force herculéenne. Mais cet homme « seul » a quand même à sa disposition des forces armées, une police, une justice de classe, des censeurs professionnels, des mouchards. L'usage du « vous » s'aiguise: « D'où il a pris tant d'yeux par lesquels il vous épie, si vous ne les lui donnez ? Comment il a tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos cités, d'où les a-t-ils s'ils ne sont les vôtres ? ».

(3) Le peuple est abruti, et il a pris l'habitude de sa servitude

On pourrait en appeler à des raisons classiques. La Boétie les donne: l'abrutissement du peuple, détourné et distrait par la multiplication des tavernes et des bordels, les jeux et les plaisirs faciles. Mais aussi l'habitude: à force, la servitude devient une seconde nature; on perd jusqu'au désir, jusqu'au goût, jusqu'au souvenir de la liberté. « La servitude volontaire, c'est la coutume ».

2.2. Mais on peut aussi recourir à des raisons positives: j'ai intérêt à obéir et je le désire

Mais l'évocation des points de jouissance bouscule ces schémas traditionnels d'explication par la peur et l'habitude.

(1) La structure pyramidale et démocratique de la tyrannie permet à chacun de se venger de sa condition en jouissant d'être le tyran d'un autre

En faisant valoir que c'est parmi le peuple qu'on recrute des espions, des gardiens de l'ordre, des officiers de justice, on ne fait pourtant que reculer le problème. Car là encore on peut dire: la tyrannie c'est la construction d'une soumission pyramidale. Chacun obéit craintivement à son supérieur hiérarchique, et cela monte de bas en haut jusqu'au tyran qui *lui seul* décide. Mais la représentation verticale masque la chaîne horizontale des complicités et la part de compassion jouissive que chacun se voit offrir dans un régime tyrannique. On supporte d'être tyrannisé surtout parce qu'on se voit le plaisir de se faire le tyran d'un autre: « le tyran asservit les sujets les uns par le moyen des autres ». Ce qui fait tenir la tyrannie, c'est sa structure « démocratique ». Chaque tyrannisé se venge de sa condition en étant à son tour tyrannique envers un autre, de sorte que le rapport d'obéissance, loin de former 2 groupes séparés (dirigeants/dirigés), pénètre tout le corps social, et tous sont complices, chacun prend sa part de jouissance d'être autorisé à se faire le tyran d'un autre.

(2) Les sujets engagent leur soumission avec énergie et désir: ils n'obéissent pas mais ils servent avec ferveur comme si la servitude était leur salut

La Boétie évoque aussi la possibilité d'une adhésion plus massive, presque une ferveur. Le texte se fait alors railleur et injurieux: ces femmes que le tyran viole, c'est vous qui les lui offrez; et vous nourrissez les enfants qu'il envoie à la guerre. Participation active et enthousiaste de chacun et de tous à sa propre spoliation. Les exagérations ne sont pas que rhétoriques. Elles aident à entendre un point d'inflexion dans l'obéissance: ce moment d'acceptation irrationnelle au-delà de la contrainte objective, où on engage sa propre soumission avec énergie et désir. Je vous vois « non pas obéir mais servir »; « le peuple servant si franchement et tellement volontiers, qu'on dirait à le voir qu'il a non pas perdu sa liberté mais gagné sa servitude ». Plus tard, Spinoza écrira: « J'en vois partout qui combattent pour leur servitude comme s'il s'agissait de leur salut ».

3. Comment arrêter d'obéir ?

3.1. Il faut être libre

(1) la liberté n'est pas tant un droit juridique ou une condition sociale matérielle; qu'une disposition éthique par laquelle je suis responsable et donc libre

On tient une définition explosive de la liberté, éloignée des déterminations juridiques ou sociales (la liberté comme droit, la liberté comme condition matérielle): la liberté, c'est d'abord une disposition éthique. C'est pourquoi La Boétie dit: ce qui caractérise la liberté, c'est qu'*il suffit de la désirer pour aussitôt l'obtenir*. Être libre, c'est essentiellement vouloir être libre. Ce qui effraie, c'est que la liberté soit à ce point à la verticale de notre responsabilité. Elle n'est rien d'autre que cette verticale. Nous ne sommes pas responsables parce que libres, mais libres parce que responsables.

C'est pourquoi ce que nous désirons spontanément, ce sont les formes de notre servitude et nous nous en accommodons: « La seule liberté les hommes ne la désirent point, pour la seule raison que s'ils la désiraient ils l'auraient ». Provocation encore: allez dire aux journalistes enfermés pour délit d'opinion dans les régimes autoritaires, allez dire aux nouveaux esclaves de la productivité, aux déshérités de la mondialisation, que pour être libre il suffit de le vouloir...

(2) La liberté passe d'abord par un dessaisissement intérieur: résister à son désir d'obéir, cesser de travailler à sa propre aliénation, ne pas surobéir

(a) Le concept augmenté de suroboissance permet de résoudre l'énigme du pouvoir

Je ne vous vois pas « seulement obéir, mais servir », dit-il. Servir, c'est plus qu'obéir: donner des gages, devancer les désirs, obéir le mieux possible, faire de son obéissance l'expression d'une gratitude, justifier les ordres qu'on nous donne; ce qu'on pourrait appeler la « suroboissance ».

On a connu, dans l'histoire de la pensée, d'autres « concepts augmentés ». Le concept augmenté désigne, pour un contenu donné, un excès par rapport à sa détermination première, sa fonctionnalité initiale. Dans *Le Capital*, Marx parle de « surtravail » et de « survaleur ». Le surtravail, c'est une quantité d'efforts dépensés par l'ouvrier au-delà de ce qu'il a déjà produit comme valeur pour restaurer les forces de son corps, les énergies du vivre — le surtravail créé donc de la survaleur qui va dans la poche des patrons. Kantorowicz parle du « surcorps » du roi: le surcorps du roi, c'est la substance éternelle, mystique de la royauté qui, par-delà la succession physique des monarques, garantit la permanence. Dernier exemple: dans son cours sur *Théories et institutions pénales*, Foucault articule le sursavoir (un savoir qui, au-delà des capacités de connaissance objective, donne à celui qui le détient un « plus de pouvoir » qui excède ce que permet la seule compétence scientifique).

Le *Discours de la servitude volontaire* est le premier grand texte sur la « suroboissance ». Chacun obéit toujours plus que ce qui est véritablement requis par la situation de soumission. *Et c'est cet excès qui fait tenir le pouvoir politique*. Si les individus étaient seulement et simplement soumis, il ne tiendrait que quelques secondes: « Je ne veux pas que vous le poussiez ou l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus, et vous le verrez comme un grand colosse à qui on a dérobé la base, de son poids même fondre en bas et se rompre ».

(b) Il ne s'agit pas de se révolter par les armes mais d'opérer une révolution intérieure par laquelle on ne mystifie plus le pouvoir mais on décourage en soi-même la tentation de l'adhésion

Ne cherchez pas dans le *Contr'un* d'appel au soulèvement généralisé. Dans la perspective de la soumission, on exhorterait évidemment au renversement du rapport de forces, à la révolte. Mais si l'obéissance n'est pas que le produit d'une contrainte extérieure, la vraie révolution doit commencer par un *dessaisissement intérieur*. Le texte ne fait entendre aucun cri de ralliement, pas de « Tous unis contre l'infâme ». Et pourtant Montaigne écrit que le traité fut bien écrit « contre les tyrans ». Ce à quoi il faut résister, ce n'est pas au pouvoir dans ses formes instituées, c'est surtout à notre désir d'obéir, à notre adoration du chef, parce que c'est ce désir, c'est cette adoration qui le font précisément *tenir*. L'affirmation revient régulièrement: je ne vous demande pas de prendre les armes, mais d'arrêter simplement de faire exister et tenir le pouvoir par ces gages que vous lui donnez, par ce crédit que vous lui accordez sans cesse: « Il ne faut pas lui ôter rien, mais ne lui donner rien ». Il n'est pas question d'arracher au pouvoir quelque chose, mais d'abord d'arrêter de *fournir*, de lui donner même plus qu'il n'en demande. L'énoncé de fond est quelque chose comme: « Je ne vous demande même pas de désobéir, mais si vous pouviez, seulement, commencer par *arrêter d'obéir*, ou plutôt cesser de *surobéir* ».

Etre libre, assène La Boétie, c'est d'abord s'émanciper du désir d'obéir, assécher en soi la passion de la docilité, cesser de travailler, soi-même depuis soi-même, à sa propre aliénation, faire taire en soi le petit discours intérieur qui légitime d'avance la puissance qui m'écrase. Ce n'est pas le pouvoir qui nous mystifie, nous le mystifions perpétuellement: « Il n'a puissance que celle qu'ils lui donnent; il n'a pouvoir de leur nuire, sinon tant qu'ils ont pouvoir de l'endurer ».

(c) La désobéissance peut alors se définir comme soumission ascétique ou résistance civile: l'exercice par lequel j'obéis de manière désengagée, *a minima*, de mauvaise grâce, sans adhésion

Une proposition de désobéissance se déduit de cette définition radicale, ce qu'on pourrait appeler la « soumission ascétique ». Le texte laisse envisager qu'une manière de désobéir serait une obéissance *a minima*: une obéissance calculée au millimètre, une obéissance qui ferait un perpétuel effort sur elle-même pour se réduire, se faire la plus mince possible, qui retrancherait systématiquement la part de zèle imbécile que le *Traité dénonce*. La soumission, c'est un rapport de forces qui rend la désobéissance impossible, déraisonnable, trop coûteuse. Ce que j'appelle ici soumission « ascétique » — je prends le terme au sens grec d'« exercice », entendant donc une soumission qui ferait l'objet d'un travail de soi sur soi, et pas au sens sacrificiel de renoncement: il s'agit ici d'un sens positive et dynamique de l'ascèse —, c'est l'état dans lequel l'individu s'efforce de calculer, dans ce qu'on lui demande de faire, une obéissance *a minima*. Obéir, oui, puisque la situation objective l'impose, mais en tentant chaque fois de rendre l'exécution de l'ordre la moins complète, la plus tardive, la plus défectueuse possible, en portant sa réalisation à la limite du sabotage. Obéissance de mauvaise grâce, de mauvaise volonté. Il ne s'agit pas de désobéir « activement » mais d'obéir le plus mal possible; on parle de soumission « ascétique » pour dire qu'il ne s'agit pas d'une simple négligence passive ou d'une inertie — même si cette inertie peut représenter une force de résistance explosive, comme on le voit avec le personnage de *Bartleby* chez Melville qui, sans jamais désobéir, « préférerait ne pas... » — mais plutôt d'un travail d'épuration par lequel je m'efforce d'éliminer tout ce qui, dans mon obéissance, pourrait signifier un commencement d'adhésion.

Jacques Semelin parle de « résistance civile » pour désigner ces actes de résistance pacifique. Il énumère un ensemble de résistances inventives, qui n'emploient pas la force brute mais constituent des stratégies de non-coopération qui sont à la disposition des populations civiles, sans que leurs actes apparaissent jamais comme des actes de révolte ouverte, de rébellion franche. cf. *Conseils à l'occupé*, dans un tract distribué sous Vichy: « Sois correct avec eux, mais ne va pas au-delà de leurs désirs ». Cf les « dix commandements d'un Danois », édictés au moment où le Danemark devient satellite de l'Allemagne: « Tu dois faire du mauvais travail pour les Allemands; tu dois pratiquer le travail au ralenti pour les Allemands; tu dois détruire tous les outils qui pourraient être utiles aux Allemands; tu dois chercher à détruire tout ce qui peut être profitable aux Allemands; tu dois retarder tous les transports vers l'Allemagne; tu dois boycotter les journaux et les films allemands; tu ne dois rien acheter dans les boutiques allemandes ». Ce n'est pas un appel aux armes: il s'agit bien de rester soumis. Mais l'idée est de décourager en soi-même tout ce qui pourrait dessiner la pente de l'adhésion — ne jamais anticiper sur le désir du chef, en se disant qu'après tout, puisqu'on est objectivement soumis, autant chercher maintenant à tirer de la situation le maximum de profit en se faisant bien voir.

Dès qu'on parle de « résistance » à l'occupant nazi, on pense spontanément à l'héroïsme des maquisards armés faisant sauter des trains ou des points, attaquant par surprise des bataillons allemands isolés. Ces actions d'éclat nourrissent l'imaginaire de la résistance. Tout le travail de Semelin consiste à souligner l'importance et même l'efficacité de formes de résistance moins visibles, plus surnoises: boycottages, travail au ralenti, démission quand on est fonctionnaire, négligences calculées — « chvèkisme » (du nom du personnage tchèque légendaire qui survolait l'imbécile et faisait comme s'il ne comprenait jamais rien à ce qu'on lui demandait de faire) systématique. Entre la collaboration franche et la résistance armée, une troisième voie existe, une conduite intermédiaire, une « accommodation » certes à la situation de soumission, mais une accommodation revêche. L'obéissance devient rétive, *désengagée* — on met le moins de coeur possible à l'exécution des ordres —, et *résistante*. Soumission objective sur fond de résistance subjective: comment obéir sans collaborer, comment être soumis en restant digne, comment maintenir, au coeur d'une situation d'occupation, son intégrité morale, son identité éthique ? « Les rebelles en esprit apprennent à faire « comme si » ils étaient soumis ». Cet excès auquel le soumis ascétique se refuse, c'est pour La Boétie ce qui fait *tenir* le pouvoir politique.

3.2. Il faut instituer une communauté authentique par laquelle nous ne sommes pas tous unis mais tous uns

(1) Il faut lutter contre la communauté fascinée et fusionnelle dont l'unité magique est authentifiée par l'adoration commune, béate et idolâtre de l'autocrate

Les penseurs du contrat avaient imaginés un premier état de l'humanité marqué par la discorde, les divisions, la guerre et la misère: sans Etat, les individus isolés peinent à vivre, malheureux et méfiants. « Guerre de tous contre tous », écrit Hobbes. On s'arrache de cet état de misère par un pacte social: décision rationnelle de vivre ensemble, institution d'une autorité unique, univoque, engagement unanime à obéir aux lois communes. C'est la caractérisation rationnelle de la production de l'unité sociale: passage du désordre à l'ordre, des passions violentes à la raison pacifique, de la multitude dispersée et sauvage au peuple civilisé. Naissance de l'Etat.

Sans doute La Boétie écrit lui aussi: le pouvoir, c'est *vous qui le donnez* au souverain. Mais l'obéissance dont il parle, ce n'est pas le transfert rationnel des droits naturels que décrit Hobbes, et qui fait qu'on préfère sa sécurité à sa liberté. L'obéissance chez La Boétie se déduit d'un rapport fasciné où le corps social se constitue comme « un » à partir d'une adoration commune, où le corps social s'adore lui-même dans sa prosternation. Le tyran, c'est la figure inversée du bouc émissaire. On fait communauté pour adorer plutôt que pour haïr. « Grand chose certes et toutefois si commune qu'il s'en faut de tant plus doulouir et s'ébahir, voir un million d'hommes servir misérablement ayant le col sous le joug, mais aucunement enchantés et charmés par le seul nom d'Un ». Quel est ce nouveau prodige ? Ici, on en est réduit aux hypothèses. Appelons cela: « narcissisme social », dérivés du principe d'incarnation, ou bien encore rapport « imaginaire » au pouvoir. La racine de l'idolâtrie, c'est le désir de se sentir exister ailleurs, de jouir à distance d'une existence lumineuse, de se sentir *quelqu'un*, à travers et depuis l'adoration de ce qui me surplombe. Or il ne s'agit pas d'une admiration solitaire. L'adoration fonde les communautés, et les foules adorent adorer, pour ressentir la vibration d'un « Nous ». C'est le nous des peuples fiers d'eux-mêmes et de leur histoire, celui des communautés — esthétiques, politiques, religieuses — soudées, orgueilleuses. La substance et l'unité magiques de ce « Nous » sont authentifiées par l'autocrate, solitaire et lointain, dont l'aura mystique n'est jamais que la projection de cette adoration commune: « enchantés et charmés par le seul nom d'Un ».

(2) Il faut oeuvrer pour une communauté réelle fondée sur l'amitié d'individus qui échangent: une unité plurielle et rationnelle

Une communauté peut-elle pourtant se sentir unie, soudée, *vivante* autrement que par la promotion d'un chef qui la représente, l'incarne — ou la désignation d'un infâme qu'elle exècre ? Est-il possible pour un groupe de jouir de lui-même autrement que traversé par des ondes d'allégeance idolâtre, un courant brûlant d'adoration, tous ces émois dirigés vers un objet unique ? Masse chaude, palpitante, mystique.

(a) Premier remède contre le pouvoir: les hommes doivent cultiver leur pouvoir critique par la recherche de la vérité dans le dialogue et la dispute

« Tous unis ». De quoi se payent ces moments de communion ? De la perte de tout pouvoir critique. Et pour se défaire de la mystification, il n'est pas d'autre chemin que l'amitié: « La nature nous a tous faits de même forme afin de nous entreconnaître tous pour compagnons ». L'amitié, chaque fois, c'est du un par un; sans doute un réseau finit par se constituer, mais qui n'est jamais englobant et s'oppose du tout au tout à la dissolution dans un tout fusionnel. L'amitié, c'est une machine de guerre contre les communautés d'obéissance. Elle se nourrit de disputes, de concessions, de partages où il s'agit de « faire par la commune et mutuelle déclaration de nos pensées une communion de nos volontés ». Dès qu'on parle, on cesse d'adorer béatement.

Depuis Socrate au moins, la philosophie défend cette idée de la vérité comme dialogue, comme commerce symbolique boiteux, mais ce boitement est un remède contre les pouvoirs. Je ne parle pas d'une vérité qu'on contemplerait magiquement (le dogme) mais de celles qu'on échange avec un autre. Chacun tient un bout de vérité qu'il tente de tronquer à un compagnon de parole, la vérité n'étant rien d'autre finalement que ce qui *de bout en bout* s'échange.

(b) Deuxième remède contre le pouvoir: les hommes doivent cultiver leur individualité par le réseau de sociétés plurielles d'amis

L'amitié exclut la dissolution dans « un » peuple, « un » Prince, « une » Nation. Elle se tisse de bouts de vérité que l'on fait circuler. Pour sortir de la fascination muette des images, des miroitements imaginaires (« un » peuple = « un » tyran), il faut tresser le réseau de sociétés d'amis, plurielles, dispersées, discutant âprement mais sans haine, n'en finissant jamais de polir leurs désaccords par le frottement par chacun de son âme contre le discours des autres. L'amitié à l'antique, c'est ce « tous uns » comme dit La Boétie, qui n'est

pas le « tous Un » et nous préserve des tyrannies. La Nature « ne voulait pas tant nous faire tous unis que tous uns ». C'est au-delà de la Nature que la politique, celle qui repose sur l'obéissance de tous, invente l'unité fanatique.